

# AU SALON DU PRINTEMPS

I. - D'EUGÈNE VILLON A MICHEL LIRY ET DU JANERAND

Où est la vérité, en art ? Cette question, jamais résolue, restera vaine aussi longtemps que l'on persistera à faire de l'art le privilège d'initiés, dans des chapelles où le faux-semblant aussi donne droit à l'entrée.

L'art est évidemment avec ceux qui, sans cesse, vont de l'avant, explorent, défrichent. Mais pourquoi le refuser à ceux qui se contentent de faire fructifier le terrain ouvert à leur savoir-faire et à leur patience ? Pourquoi même se détourner, en son nom, de tous les humbles glaneurs, riches du reflet des autres ?

Le Salon de Printemps n'est pas celui des défricheurs audacieux et, dieu merci, on y rencontre peu de ces botteurs d'épis secs, appliqués à une tâche inutile. La plupart des peintres rassemblés à son enseigne cultivent honnêtement leur bout de jardin, où par parenthèse, les fleurs cette année, ont souffert des frimas et ne composent que de rares gerbes.

Il convient de savoir gré à ces Vaillants, tout en regrettant que trop nombreux soient encore ceux qui répugnent à suivre l'évolution moderne, dans ce qu'elle a d'authentique et de sain ; c'est-à-dire dans la recherche courageuse de ce qui fait toute la réalité des choses, au-delà de leur apparence, de leur forme souvent mensongère. Combien de peintres restent, en définitive, des décorateurs, des fabricants de fantreluches, sans signification ?

Ces réflexions, qui n'ont point le mérite de l'originalité, situent du moins le critérium de nos impressions.

Ainsi, la rétrospective Eugène Villon nous paraît-elle exactement à sa place dans ce salon de printemps. Quel maître artisan ! Mais aussi quelle persévérance à fuir dans la perfection plastique, le drame humain où nous baignons... Villon fut vraiment le bon serviteur d'une époque éprise de sa tranquillité. Tout semblait alors si facile, si simple, si chargé de sympathie !

L'atmosphère lyonnaise pour laquelle le peintre a épuisé les subtilités de sa tendresse appartient à la légende. Quels Lyonnais eussent peuplé ces quais du Rhône, cette place des Terreaux ou cette Ile Barbe, idéals promoteurs des Champs-Élysées ? Du moins, le romantisme y bat des ailes à son aise ; les ciels immenses s'ouvrent aux rêves froids. Les nuages, même s'ils bataillent, menent un jeu régulier.

Eugène Villon est d'une époque où se mourait l'art du portrait assésiné par quelques mouleurs malsadroits. Lui, par contre, respecte le visage humain jusque dans son ex-

pression impalpable. On en a réuni plusieurs témoignages admirables : le portrait du Maître et celui de Mme Villon ; la « béate » ; le « vieux fumeur »...

Par là, Villon se révèle plus proche de nous puisqu'il apparaît que le portrait, à nouveau, reprend sa place aux cimaises. A Paris, récemment, les « Peintres témoins de leur temps » l'ont choisi pour thème et l'on put constater que la plupart n'y trouvaient pas seulement un prétexte à des virtuosités toutes personnelles. Les jeunes ne se croient plus déshonorés que l'on décèle une ressemblance entre leurs tableaux et leurs modèles.

Au Salon de Printemps, les portraits tiennent aussi très honorablement leur place, à travers la luxuriance des paysages et le déballeage des natures mortes.

Il en est d'excellents, signés Pierre de Béclair, Dan Solojoff, Mme Chabert des Nois-Tollet, Georges Angell, Pierre Delorme, René Carron...

Le moins imprévu n'est pas celui de Louis Charrat, dont la « Jeune Fille » orchestre une symphonie en bien très poétique.

Citons encore Georgetta Bailly, Eugène Boyer, Louis Nioulou, Corbellini, Henri-Louis Roche et Pierre Reig, qui, on ne sait pourquoi, a perdu beaucoup de temps et de peinture en marge de son modèle.

Chez les peintres de natures mortes, Louis Charrat vient naturellement en tête. Il pétrit mieux que jamais les pâtes fermes et les teintes nobles. Pierre Giacomino blanchonne de chères vieilles choses en cuivre pâle. Les « Instruments de Musique » de Madeleine Girodin exhalent de justes accords. Quant à Joseph Ferrachon, il a réussi, avec sa « Vierge » or et pourpre, beaucoup de somptuosité dans un cadre existant.

Les ordonnateurs du Salon sont gens malicieux. En deux angles vis-à-vis, ils ont placé deux tables d'ailleurs inclinées sous le même angle et parées d'une même galère. Le même auteur ? Non pas. L'un s'appelle Jean Marron et l'autre Jocelyne Bailly.

L'une des salles est comme ensablée par une table de fer.

teurs qui se prennent pour Pisanello ou Ingres. Chez Mme Humbert-Vignot, ce n'est pas une tentation, mais une habitude. Nous allions dire une routine. Madeleine-Renée Planteroy fournit la preuve, cependant, que cet art exigeant peut n'être pas désagréable.

Jean ROCHEDIX.  
(à suivre)

PALAIS D'HIVER

Bal de la

PUBLICITE

Vendredi  
13 Avril

PATHÉ • ELDORADO

Un Cinémascope en couleurs

PAIN  
AMOUR

AINCI SOIT II

PELERINAGE FRANCISCAIN  
A N.-D. DE LA SALETTE